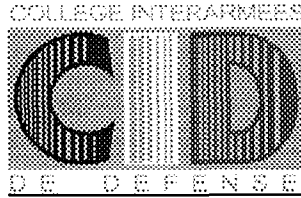


1998-169



MEMOIRE DE STRATEGIE

BATAILLE D'AUSTERLITZ.



1998-169

**Constantes et évolution de la pensée stratégique
occidentale
(XVI^{ème} - XX^{ème} siècles)**

5^{ème} Promotion 1997 /1998
Division C / Groupe C1
Février 1998

Chef de Bataillon
BARRERA Bernard

Depuis quatre siècles, la pensée stratégique est passée de la tactique du champ de bataille à la stratégie globale. Au delà de cette formidable mutation, il est possible de déterminer, à travers les oeuvres des stratégestes et les actions des stratèges, des constantes et une évolution de la pensée stratégique occidentale en tant que science et art.

En effet, les leçons du passé, la prise en compte de facteurs d'importance inégale suivant les époques, la précision des modalités et principes ont toujours guidé penseurs et hommes de guerre. Enfin, avec l'élaboration de stratégies opposées, complémentaires et souvent indissociables, l'alternance semble être une autre constante de plus en plus vérifiée dans l'histoire contemporaine.

Plan

Introduction

1. Les leçons du passé, l'adaptation aux facteurs déterminants et l'anticipation comme clés du succès des concepts stratégiques.

- 11. La référence au passé, les modèles.
- 12. Les facteurs déterminants.
- 13. Evolution de la notion de stratégie et fondements de la réussite des concepts.

2. L'affinement des modalités et principes dans la pensée stratégique occidentale.

- 21. Prépondérance successive et combinaison des modalités.
- 22. La définition progressive des principes stratégiques.
- 23. Les conséquences sur la pensée stratégique.

3. Evolution et complémentarité des concepts stratégiques.

- 31. Définition des stratégies binaires.
- 32. Tendances et alternance des stratégies en cycle alternatif.
- 33. Complémentarité et combinaison des stratégies.

Conclusion

Sommaire

Bibliographie : page 4.

Mémoire de stratégie : p. 5 à 15.

Annexe : 3 tableaux :

- Cycle alternatif des stratégies binaires (anéantissement - usure) : p. 16.
- Cycle alternatif des stratégies binaires (alternative - conventionnelle) : p. 17.
- Cycle alternatif des stratégies binaires (alternative - conventionnelle, anéantissement - usure) : p. 18.

Bibliographie

- « Introduction à la stratégie » 3 vol., Couteau Bégarie, CID.
- « Les maîtres de la stratégie » Edward Mead Earle, 2 vol. Champs Flammarion.
- « La révolution militaire , la guerre et l'essor de l'occident 1500 - 1800» Geoffrey Parker, Gallimard.
- « La guerre napoléonienne, le système d'opérations, théorie et technique » Hubert Camon, bibliothèque stratégique, Economica.
- « Stratégie et dissuasion », ch.1, Beaufre.
- « De la guerre », livre 1, ch. 1, Clausewitz.
- « La stratégie de l'action » Beaufre, Stratégie.
- « Diplomatie » Henry Kissinger

Introduction :

Après plusieurs siècles de tâtonnement empirique, d'erreurs et d'adaptations à un environnement politique, socio-économique et technique évolutif, la pensée stratégique occidentale semble maintenant bien codifiée. La capacité de conceptualisation, l'esprit cartésien allié à une certaine ouverture d'esprit et à l'expérience acquise ont poussé les penseurs, stratèges et stratégestes à élaborer une pensée de plus en plus complexe. Cette recherche transformée en « fureur théorisante » s'est accélérée au XX^{ème} siècle. Commencée au XVI^{ème} avec Machiavel, elle se poursuit, définissant et classant méthodiquement les différentes stratégies possibles.

Beaucoup plus préoccupés par la tactique, l'ordre de bataille, la combinaison du feu, du mouvement et du choc, les stratégestes de l'époque moderne se sont éclipsés devant ceux de l'époque contemporaine qui ont donné à la pensée stratégique une vision plus théorisante, universelle et globale. Pourtant, si de la lance à l'atome les armes ont changé, si les limites géographiques, les capacités d'investigation et de transport ont bouleversé l'art de la guerre, l'objet de cette pensée reste la même : vaincre l'ennemi par son anéantissement ou par la prise de son territoire.

Aussi est-il intéressant de se pencher sur les concepts des stratégestes et hommes d'action pour essayer de déterminer, à travers leurs oeuvres, les constantes et l'évolution de la pensée stratégique occidentale en tant que science et art.

En effet, malgré des différences d'intensité et de nature, les conflits et les concepts qui les ont conduits, traduisent la prise en compte quasi-permanente des leçons du passé et de facteurs d'importance inégale suivant les époques. La précision des modalités et principes n'empêchent pas la combinaison de stratégies opposées, complémentaires et souvent indissociables dont l'alternance devient une constante de plus en plus vérifiée dans l'histoire contemporaine.

Pour bien cerner ces constats et l'évolution de cette pensée, il est nécessaire de faire ressortir le poids de l'histoire, la prise en compte d'autres facteurs concrets ou abstraits avant d'évaluer la pertinence des principes pour finir par une approche simple du cycle évolutif des concepts stratégiques.

1. Les leçons du passé, l'adaptation aux facteurs déterminants et l'anticipation comme clés du succès des concepts stratégiques.

Depuis l'époque moderne, la pensée stratégique a progressé en se référant aux penseurs et aux expériences du passé, tout en étant capable de s'en affranchir pour pouvoir conceptualiser la guerre et ses formes. Elle a aussi pris en compte des progrès, des révolutions techniques, politiques, socio-économiques.

11. La référence au passé, les modèles.

Jusqu'au XIX^{ème} siècle, la méthode historique fut la plus utilisée par les penseurs et les hommes d'action. De fait, les oeuvres stratégiques, depuis Machiavel, montrent une constante immuable : l'étude de l'histoire. Deux modèles bien définis sont évoqués régulièrement, ont été étudiés et largement commentés : le système militaire romain et la manoeuvre napoléonienne.

Ces deux exemples ont servi de référence tant sur le plan de l'organisation que sur celui de l'emploi des Forces. Machiavel, avec *L'art de la guerre*, fut incontestablement à l'origine de la redécouverte de l'antiquité dans le domaine militaire. La légion romaine composée de 6 à 8.000 hommes, scindable, devint le modèle qui stimula les réformes militaires du XVI^{ème} siècle, tout d'abord celle de François I^{er}, puis celle - plus considérable encore - de Maurice de Nassau. Le rôle déterminant reconnu à l'infanterie au détriment des cavaliers, des condottieri, allait changer l'art de la guerre et permettre de renouer avec des armées plus nationales, des guerres de masse. Toute la période pré-révolutionnaire fut marquée par cette référence incessante à Rome. Vauban était considéré comme l'incarnation du serviteur de la République romaine. Cannes, bataille d'anéantissement qui mit fin à la deuxième guerre punique fut citée en exemple à plusieurs reprises par Napoléon, Clausewitz, Moltke (lequel essaya même de renouveler l'exploit à Sadowa), puis Schlieffen. Enfin, dans les colonies, c'est en relisant la campagne d'Africa menée par Marius contre Jugurtha, en reprenant les méthodes employées par les Romains que Bugeaud put obtenir les mêmes succès. Ainsi, l'enseignement approfondi des Classiques par l'école républicaine fut d'un secours considérable pour les généraux français.

Sur le thème de la prépondérance de l'infanterie ou de la cavalerie, Napoléon mettra un terme à cette querelle en soutenant que la guerre moderne est infiniment plus complexe que la guerre antique. L'unité et l'originalité de la manoeuvre napoléonienne, valable aussi bien en stratégie qu'en tactique et qui repose sur deux grandes modalités : La manoeuvre de la masse pivotante et celle menée sur les arrières-flancs vont devenir la référence incontournable des stratèges des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. En 1914, l'offensive à outrance et la volonté d'une guerre courte et fulgurante visaient bien à reproduire cet exemple. Le Blietzkrieg de Guderian fut imaginé à partir de la campagne de 1806, contre la Prusse. Depuis la naissance de la stratégie moderne, il est indéniable que Rome et Napoléon furent les deux modèles les plus étudiés.

12. Les facteurs déterminants.

La pensée stratégique dut évoluer au fil des guerres, des manoeuvres, de l'emploi des Forces. En cherchant à s'affranchir de l'histoire et par la seule étude des moyens disponibles, de l'environnement, les penseurs, utilisant les méthodes réaliste et rationnelle, cherchèrent à conceptualiser la guerre en favorisant d'autres facteurs, d'importance inégale dans le temps. Les principaux, facilement identifiables sont toujours : l'économie, la technique des armements, les effectifs et le recrutement sans oublier les forces morales. Ces constantes ont évolué en fonction des époques et des auteurs. Mais il n'est pas difficile de déterminer certaines évolutions. La contrainte économique et budgétaire a toujours été reconnue comme déterminante pour les opérations militaires (« le nerf de la guerre »). Dès le XVI^{ème} siècle, à l'âge de la révolution militaire, la capacité des

gouvernements et des généraux à « nourrir » la guerre était devenue le pivot autour duquel se jouait le sort du conflit armé. Les stratégestes Smith, Hamilton et List suivis de Lloyd Georges, Churchill et Clémenceau en prirent conscience dès le début du siècle avec l'avènement des premiers conflits modernes, nécessitant une logistique lourde.

La technique des armements et des fortifications reste encore un facteur déterminant. Il suffit d'évoquer certaines révolutions techniques pour prouver leurs conséquences. Nul mieux que Geoffrey Parker dans *la révolution militaire* n'a démontré le rythme de l'évolution (la révolution de l'artillerie au XV^{ème}, des fortifications au XVI^{ème}, de la voie ferrée au XIX^{ème}). Même si l'innovation technique n'est pas suffisante pour entraîner un bouleversement dans l'art de la guerre, elle peut changer l'équilibre stratégique. Mais toute innovation doit avant tout être assimilée par ceux qui en bénéficient. Le génie de Moltke réside en grande partie dans sa maîtrise du rassemblement des troupes, par une utilisation judicieuse de la voie ferrée, des ordres de marche rendus possibles. La guerre mécanisée en est un exemple frappant, tout comme l'arme nucléaire à la base des réflexions de la seconde moitié de ce siècle, aboutissant à la stratégie de dissuasion.

Les effectifs, l'organisation et le recrutement sont aussi un facteur déterminant. L'augmentation des effectifs au XVIII^{ème} siècle et à partir de la période révolutionnaire a fait passer de la stratégie de guerre limitée d'Ancien Régime à une stratégie de guerre nationale, totale et d'anéantissement. Précurseur dans ce domaine, Machiavel souhaitait lever une infanterie nationale, comme à Rome. L'Ordananza de 1506 qui instaurait le service obligatoire de 18 à 30 ans, permit à Florence de mener une guerre sans trêve contre sa cité ennemie, Sienne et de tenir un siège jusqu'à sa prise au cours de l'hiver suivant. Avec *l'Essai général de tactique*, Guibert mise sur la capacité de mouvement et une organisation mieux adaptée, notamment avec la conception de l'échelon divisionnaire qui sera complété par celui du Corps sous l'Empire.

Enfin, la prise en compte des forces morales, aujourd'hui prépondérantes est un facteur relativement nouveau. Alors que la terreur régissait les légions romaines et les armées de Frédéric II, causant révoltes et désertions, l'adhésion fut un des soucis constants d'Ardant du Picq, de Foch, et des grands coloniaux comme Bugeaud, Lyautey et Gallieni. La prise en compte du moral des populations dans le cadre de la guerre d'anéantissement n'intervint réellement qu'au moment des deux guerres mondiales.

Ainsi, on doit admettre qu'à des époques différentes, les penseurs firent avancer la pensée stratégique en percevant clairement voire en anticipant le rôle joué par ces facteurs variés et souvent incontournables.

13. Evolution de la notion de stratégie et fondements de la réussite des concepts.

Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, la notion de stratégie recouvrait essentiellement la zone limitée au champ de bataille. Les querelles des stratégestes se réduisaient à préférer la colonne plutôt que la ligne (Chevalier de Folard), ou l'ordre oblique de Frédéric le Grand, pour ne pas parler de la formation en croix et carré de Schaumbourg-Lippe. Limitées principalement à la castramétation (l'art des camps) et à la poliorcétique (art des sièges), les guerres d'Ancien Régime, parfaitement

réglées interdisaient toute initiative stratégique comme ce fut le cas plus tard avec l'équilibre de la terreur. La révolution militaire de la fin du siècle des Lumières, la fulgurance des campagnes napoléoniennes alliées aux découvertes techniques permit une renaissance et un élargissement du champ stratégique. En ouvrant ses limites et en se plaçant au niveau actuel d'une science plus universelle, la stratégie est devenue « globale » pour reprendre le terme du général Beaufre ou « intégrale » pour le général Gallois.

L'arrivée à maturité de la stratégie n'a été possible que par le long cheminement des penseurs qui sont passés de l'étude de la ligne à celle des implications de l'atome sur la guerre. Les concepts ont évolué. Autrefois plus tournés vers l'organisationnel, l'opérationnel, ils sont devenus plus universels dans leurs messages. Pourtant, d'une façon générale, une constante montre qu'au cours de cette longue évolution, tous ont cherché à codifier les lois de la guerre, soit en lui trouvant des principes, soit plus prosaïquement en démontrant le ou les facteurs déterminants de l'époque qui révolutionnaient la stratégie en tant que science.

Négligeant le poids du passé et le rôle déterminant de certains facteurs temporels, certains stratégestes ont essayé de théoriser la guerre en la définissant, ou en cherchant à déterminer les conditions de la victoire, avec plus ou moins de réussite. Machiavel en dépassant l'exemple romain, Jomini et Clausewitz sont certainement les plus géniaux, sinon les plus connus, dans leur façon de concevoir la stratégie. Leurs oeuvres ont fait progresser la pensée occidentale et sont à l'origine des doctrines européennes et américaines.

La connaissance de l'histoire, la référence au passé, mais aussi l'adaptation ou l'anticipation des changements politiques, militaires, socio-économiques et techniques sont des caractères communs à tous les penseurs occidentaux qu'ils aient été empiriques ou plutôt conceptualistes. Autre trait marquant qui semble les unir, leur effort a porté sur la définition des principes de la guerre.

2. L'affinement des modalités et principes dans la pensée stratégique occidentale.

Chercher en permanence à définir et harmoniser les modalités de l'action avec les principes immuables de la guerre est une autre constante de la pensée occidentale qui a favorisé l'imagination au détriment des blocages conceptuels.

21. Prépondérance successive et combinaison des modalités.

Depuis l'antiquité et particulièrement depuis le XVI^{ème} siècle, les trois modalités (choc, manoeuvre et feu) ont tenu des places différenciées sur le champ de bataille et, plus généralement, dans la pensée stratégique. Au risque de simplifier abusivement, il est possible de dire que de l'âge grec au Moyen-Age, le choc fut le mode prépondérant avant de céder la place au mouvement durant l'époque moderne et de terminer par le feu. En effet, le choc par la mise en action d'une masse de manoeuvre agissant avec la plus grande violence fut l'apanage de la phalange macédonienne jusqu'à la colonne du XVIII^{ème}. Pourtant, cette même époque moderne connut l'apothéose de la manoeuvre, antithèse du choc, cherchant par des

mouvements compliqués à porter l'effort sur les points faibles de l'ennemi. De Cannes à Ulm, le recours à la manoeuvre reste l'apanage des grands chefs qui s'assurent la victoire aux prix de pertes limitées, économisant par là leur potentiel de combat. « La manoeuvre : c'est remuer intelligemment pour créer une situation favorable » disait Castex. Facteur prépondérant de la guerre, le feu a trouvé sa forme adulte avec les améliorations techniques des trois derniers siècles. La réduction de la profondeur de la ligne (de 8 à 2 rangs entre le début du XVI^{ème} siècle et la fin de l'Empire) devint possible avec l'amélioration de l'armement et un entraînement intensif.

Mais, force est de constater que depuis deux siècles, il est impossible d'attribuer une prépondérance durable à l'une de ces trois modalités. La combinaison des modes reste maintenant incontournable. La manoeuvre napoléonienne telle que la décortique et la définit Camon nous démontre une parfaite maîtrise de la manoeuvre, recherchant en permanence le choc décisif avec une utilisation judicieuse du feu par cet artilleur de génie que Clausewitz appelait « le dieu de la guerre ». En réduisant l'exemple napoléonien aux seuls choc et mouvement, comme le fit l'école de pensée du colonel Grandmaison à la veille de 1914, la pensée française fut à l'origine des hécatombes subies dans les premiers mois de la guerre. En négligeant les enseignements des offensives de 1918, à partir de la fin des années 20, au profit d'une défensive statique, elle annonçait l'écrasement de juin 1940. A ce titre, le Blietzkrieg reste l'exploitation maximale du choc. Avec la guerre mécanisée, le mouvement et le feu ont retrouvé leur place. Pourtant, il suffit que le front se fige pour que le feu retrouve sa prééminence et impose aux armées des pertes énormes, l'exemple du conflit Iran-Irak nous le rappelle. Si, de nos jours il n'est pas possible de déterminer une échelle de valeurs pour ces trois modes, il est indéniable que chacun d'entre eux a connu une période de prédominance. Les moyens matériels n'en favorisent aucun dans le cas d'un conflit classique. En fait, même si le feu semble retrouver une certaine supériorité, évitant des pertes causées par affrontement direct dans le cadre d'un conflit classique, seule la combinaison judicieuse des trois modalités permet la victoire.

22. La définition progressive des principes stratégiques.

Une des constantes de la pensée stratégique reste la volonté des penseurs et stratèges à déterminer ces principes. Particulièrement flous à l'époque moderne, ils se sont précisés au cours des siècles. Pour Jomini, il est apparu très rapidement que ces principes sont indépendants de la nature des armes, de l'organisation des troupes. Questionné sur leur réalité, Napoléon, fidèle à sa manoeuvre de concentration, répondit qu'il suffisait de « tenir ses forces réunies, de n'être vulnérable sur aucun point, de se porter sur les points importants avec rapidité » avant d'évoquer le facteur moral et la peur inspirée chez l'ennemi. Les stratèges ont abandonné la valeur du commandement et l'inspiration du chef comme principes déterminants. Sans négliger ces aspects, ils reconnaissent d'autres constantes en étudiant l'histoire et en tenant compte de la culture de chacun. Au siècle dernier, les principes retenus étaient : l'offensive, la manoeuvre, la concentration et l'économie des forces, la liberté d'action, la sûreté et l'initiative. Trop nombreux et sans doute trop réducteurs, ils se sont affinés après la première guerre mondiale. L'école française, représentée par Foch s'en tient à l'économie des forces, la liberté d'action

et la surprise, corollaire de la sûreté. L'IGEFT de 1994 (Instruction Générale d'Emploi des Forces Terrestres) retiendra en plus la concentration des efforts. Le général Fuller, promoteur britannique de la force blindée pendant l'entre-deux-guerres, retiendra neuf principes, influençant les théoriciens américains contemporains. Pour eux, dans un cadre opératif et tactique, il faut privilégier l'initiative, l'agilité, la profondeur, la synchronisation et la polyvalence.

Avec la définition de Foch et de ses contemporains, une précision et une convergence de vue des stratèges se fait jour sur les principes stratégiques de la guerre, depuis Napoléon. Valables tant sur le champ de bataille que dans le cadre de la stratégie élargie telle que nous la connaissons de nos jours, ils semblent pourtant remis en cause par ceux qui annoncent de nouvelles guerres d'influence et de maîtrise d'influence, sans batailles ni affrontements. Ainsi, aux principes traditionnels de Foch pourraient se substituer ceux qui régissent des actions difficiles et ambiguës du fait de l'environnement médiatique et de la volonté affichée d'absence de pertes : la crédibilité, la réversibilité et l'adaptabilité. Cette évolution ne remet pas en cause la justesse des principes classiques. Mais, ils témoignent du changement de nature des conflits.

23. Les conséquences sur la pensée stratégique.

Très riche en oeuvres spécialisées s'exprimant sur les modalités et principes régissant la guerre, la littérature des quatre derniers siècles nous manifeste la diversité des idées et leur évolution en fonction des découvertes, des conflits et des modes. Avant d'en arriver à la définition actuelle des principes, encore perfectible en fonction de l'évolution des guerres et des relations inter-étatiques, la pensée stratégique est passée par des courants de pensée, des certitudes souvent dénoncées par l'histoire. Leur étude montre que cette science évolutive comporte des règles et reste dans la pratique un véritable art.

Ainsi, chaque fois que la pensée a voulu se figer en assénant des vérités, un temps mort a précédé une période d'actions et de révolution. Le XVIII^{ème} reste celui des guerres d'usure, à effectifs limités. Pour chaque camp, l'action se résumait à couper les voies de communication de l'adversaire à partir de ses propres places-fortes par des opérations réduites à quelques jours. Les conflits se résumaient à de brillantes manoeuvres en évitant le combat. La pensée stratégique se concentrait alors sur la prédominance à donner au choc ou au mouvement par le choix de la formation. Parfaitement codifiée, la guerre dynastique représentait un blocage de l'imagination stratégique. Elle vola en éclat avec les armées révolutionnaires, la guerre de masse et l'accent mis sur la mobilité au détriment de la sauvegarde des dépôts. Pourtant, Frédéric II avait montré une autre voie avec sa fulgurante campagne de Silésie de 1740 et ses *Principes généraux de la guerre* qui favorisaient la surprise et l'offensive. Après l'Empire, il fallut près d'un siècle aux stratèges occidentaux pour accepter l'idée que les campagnes napoléoniennes ne pouvaient pas toujours servir de référence. La sanction des pertes de 1914 fit prendre conscience du changement de nature de la guerre, avec la prédominance du feu condamnant l'offensive à outrance.

Autres conséquences plus positives, la connaissance et la réflexion ont permis aux stratèges de faire évoluer la pensée et aux stratèges de vaincre. Ainsi, comprenant parfaitement le risque que faisaient peser la modernisation de l'artillerie

sur les vieilles fortifications verticales, Vauban étendit aux fortifications frontalières choisies « la trace italienne » de Pagan permettant une défense adaptée et le blocage des frontières naturelles contre des armées alliées plus nombreuses. S'affranchissant des exemples récents, c'est encore Bugeaud et Gallieni qui redécouvrent la stratégie romaine pour la pacification. C'est Schlieffen, élève de Moltke, qui retient les leçons de Napoléon et qui prend en compte les avancées technologiques pour centrer ses plans stratégiques sur les ordres de marche, l'acheminement, la mobilité, l'effet de surprise et la maîtrise de tout l'espace géographique. C'est aussi le Russe Koutouzov qui applique la tactique de la terre brûlée pour affamer la Grande Armée. Enfin, c'est Guderian qui conçoit la percée, la guerre-éclair à partir de la campagne de 1806 et de la poursuite de la cavalerie française contre l'armée prussienne. Profitant d'une percée technologique, certains stratèges ont pu favoriser une modalité tout en respectant les principes par d'autres moyens. Les divisions françaises de 1940 pensant être en sûreté à l'abri de la ligne Maginot se firent battre par des forces mécanisées, dont la sûreté en territoire ennemi était obtenue par la vitesse et le mouvement.

L'évolution de cette pensée montre donc l'impérieuse nécessité de respecter les principes, de combiner les trois modalités, mais aussi d'éviter tout blocage de l'imagination stratégique et surtout de favoriser celle-ci pour mettre en valeur de nouvelles armes et s'adapter à de nouvelles situations. Cette réflexion permanente se tient dans un environnement évolutif où peuvent alterner plusieurs stratégies opposées.

3. Evolution et complémentarité des concepts stratégiques.

De la tactique à la dissuasion nucléaire, cette science, devenue adulte, embrasse un champ d'action aussi vaste que varié, de sorte qu'il est maintenant nécessaire de différencier plusieurs familles de stratégies pour comprendre toutes les formes de la guerre. L'alternance dans le temps de certaines d'entre elles reste une constante dans la pensée, comme dans l'action. Par ailleurs, son évolution tend maintenant vers la complexité et la complémentarité des concepts.

31. Définition des stratégies binaires.

Loin de la querelle entre la colonne et la ligne, la pensée stratégique de l'époque contemporaine a atteint un niveau de maturité qui lui permet d'appréhender toutes les facettes de la stratégie globale ou intégrale, englobant non seulement l'aspect militaire mais aussi la vie économique, politique et culturelle. Dans cette science élargie du conflit, plusieurs stratégies, comme choix de lutte, ont pu être définies au fil des siècles et des expériences. Elles sont l'aboutissement de réflexions de stratèges toujours redécouverts comme Clausewitz, Delbrück ou Poirier.

Au premier titre, il faut distinguer les stratégies conventionnelle et alternative. Souvent présentée comme l'étage noble de la guerre, la première a gardé une place prépondérante jusqu'au début du XIX^{ème} siècle. La seconde, alternative ou irrégulière, est celle de la guérilla, mieux connue depuis la guerre d'Espagne de

1808. Elle a pris une tournure systématique et centralisée depuis qu'elle est devenue révolutionnaire. Peu étudiée encore au siècle dernier, elle fut l'objet d'une conférence de Clausewitz.

Les stratégies de guerre totale et de guerre limitée ont vu le jour principalement avec notre siècle. Par les dimensions logistique et psychologique, les guerres survenues depuis la première guerre mondiale se distinguent nettement des guerres réglées de l'époque moderne. Mais cette dualité reste contestable, car la violence d'un conflit est subjective et dépend des conséquences imposées à l'un des protagonistes. Pour la Prusse, la guerre de 7 ans ne fut pas une guerre limitée, ni pour la Suède de Carl Gustav, la guerre de 30 ans.

Mieux définies, les stratégies d'anéantissement et d'usure dépendent de la volonté et des moyens. Les campagnes impériales visant à l'anéantissement des armées ennemies relèvent de la première stratégie, alors que celles de Louis XIV ou de Frédéric II cherchaient à user le potentiel militaire ennemi qu'ils ne pouvaient détruire. Proches de ces dernières, se situent les stratégies de destruction et d'interdiction, laquelle vise à paralyser l'ennemi, comme ce fut le cas dans le Golfe.

Plus classiques, les stratégies directe et indirecte se déterminent en fonction de l'action menée contre les forces principales ou secondaires. Modèle supérieur préconisé par Lidell Hart, l'indirect peut conduire à des manoeuvres de diversion sur des fronts secondaires, comme ce fut le cas dans les Balkans en 1915-19.

Par ailleurs, les stratégies offensive et défensive s'opposent, chacune avec ses défenseurs. Clausewitz notait d'ailleurs la supériorité intrinsèque de la défensive. Enfin, avec l'arme nucléaire, est apparue la distinction entre les stratégies de dissuasion et d'action.

La définition de ces stratégies binaires a été rendue progressivement possible par un travail de conception poussé de stratégestes parfois visionnaires, alors même que l'environnement ou la situation politico-militaire ne s'y prêtait pas. Ainsi, Machiavel, à la sortie du Moyen-Age, en vient-il à envisager la guerre nationale, massive avec la mise en place du service militaire, près de trois siècles avant la Révolution. C'est aussi Scharnhorst, en avance sur Clausewitz, qui annonce le primat de la politique, l'importance des forces morales et la nécessité de la victoire par la bataille.

32. Tendances et alternance des stratégies en cycle évolutif.

Reprendre toutes ces stratégies binaires pour les situer dans le temps, en dresser un tableau en fonction de leur prédominance est impossible et présenterait peu d'intérêt. Car elles ne se situent pas au même niveau et ont des interconnexions entre elles. Ainsi, la guerre conventionnelle peut être limitée ou totale.

Pourtant, au risque de trop schématiser, certaines constantes apparaissent et un cycle évolutif, pour ne pas dire répétitif, se distingue dans la réflexion et dans les faits.

Dans la pensée, mis à part le cas déjà cité de Machiavel annonçant la guerre totale, les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles ont été marqués par des querelles stratégiques se limitant généralement au champ de bataille, à la guerre de siège. Jusqu'au début du siècle, la réflexion stratégique se limita surtout aux couples « anéantissement - usure », « offensive - défensive », « totale - limitée », sans oublier « conventionnelle

- alternative » avec l'émergence des nationalismes. Le XX^{ème} siècle vit la conceptualisation définitive et l'application des stratégies « dissuasion - action », « directe - indirecte », « destruction - interdiction », à cause de la mécanisation et l'élargissement des zones d'action. Certains penseurs ou chefs de guerre furent des prémoniteurs, comme Frédéric II en avance sur « la guerre mondiale de 1792-1815 », lorsqu'il prônait en début de règne la guerre éclair, la surprise. Guibert dans son *Essai général de Tactique*, en 1769, envisageait une armée de patriotes, citoyens endivisionnés, agissant hors des fortifications et menant une guerre de mouvement. Constatant la mollesse des peuples d'Europe, il envisageait l'émergence prochaine de l'une d'elles. Pourtant, il ne peut être considéré comme le prophète des armées de masse, ayant toujours souhaité une armée limitée à 70.000 hommes. En rupture complète avec celles de l'Ancien Régime, la stratégie de guerre totale et d'anéantissement du début du XIX^{ème} siècle était déjà pensée et en partie théorisée.

De même, l'intérêt pour les facteurs moraux apparaît un siècle avant les deux guerres mondiales. Clausewitz voit dans les forces morales « la lame étincelante de l'épée ». Ardant du Picq, s'inspirant des écrits de Napoléon, préfère « la solidarité » à la « rage romaine », plaçant la discipline et la confiance comme « bases absolues de la tactique », devançant les réflexions de Foch et de Lyautey.

Dans l'action, en se limitant aux couples « anéantissement - usure », « conventionnelle - alternative » il est possible de déceler une alternance en parallèle de ces stratégies de guerre. En effet, un cycle sinusoïdal pourrait montrer la prédominance de l'usure avant la Révolution avec les guerres réglées de la fin de l'Ancien Régime, son retour à l'époque de l'équilibre Metternichien (entre 1815 et 1870), puis à nouveau avec « la guerre froide ». A l'inverse, les pics de fièvre de cette courbe, indiquant les conflits d'anéantissement, coïncideraient avec les guerres de masse de l'Empire et de 1870 à 1945. De même, la stratégie alternative serait prédominante pendant les phases de guerres d'usure qu'elle accompagnerait (révoltes, réveils et guérillas nationales de 1808 à 70, puis luttes anti-coloniales de 1945 à 75), alors que la stratégie conventionnelle rejoindrait maintenant celle d'anéantissement. Cette corrélation est accentuée par la stratégie de dissuasion, « guerre impossible, paix improbable ».

En définitive, pour des raisons différentes, la fin de ce siècle a de nombreux points communs avec celui de Guibert. Il est marqué par des guerres bien réglées où les combats sont évités et par des armées plutôt professionnelles, réduites en nombre. Mais l'élargissement de la notion de stratégie a poussé la pensée vers plus de complexité.

33. Complémentarité et combinaison des stratégies.

L'Empereur disait : « le sens de l'évolution : c'est la loi de la complexité croissante ». Sans doute comprit-il très tôt que la stratégie opérationnelle allait être intimement liée à la logistique, permettant de longues campagnes et des batailles de plusieurs jours, ainsi qu'aux facteurs moraux dans le cadre de guerres nationales. La Grande Guerre confirma la nécessité d'élargir la notion de stratégie aux facteurs économique, psychologique, culturel et bien sûr politique. Castex fut un des premiers à l'annoncer, suivis en France par Gallois et Beaufre. Cherchant à théoriser les stratégies possibles à l'époque de l'atome et voulant remplacer les

oppositions binaires, ce dernier détermine 5 modèles (la menace directe, la pression indirecte, la pression par actions successives, la lutte totale prolongée de faible intensité et le conflit violent visant la victoire totale).

En cette fin de siècle, apparaît donc bien toute la difficulté de redéterminer la meilleure stratégie, en commençant par une définition des objectifs. Il s'agit d'anticiper, de prévoir les guerres possibles, la façon de les mener, avec des moyens militaires limités mais très efficaces, en évitant des pertes de plus en plus inacceptables pour une opinion encore sous le choc de deux guerres mondiales. Plus axées sur la guerre économique, les stratégies indirecte et d'usure ont retrouvé leurs droits hors des champs de bataille. « La guerre est un caméléon » disait Clausewitz.

Dans le domaine opérationnel, militaire, la dissuasion a limité les affrontements à la stratégie alternative, ou aux affrontements indirects, aux limites des empires (la théorie des dominos). Les guerres massives paraissent peu probables, car trop suicidaires. Pourtant la stratégie de dissuasion n'offre pas toutes les réponses. Avec la disparition des blocs, la stratégie d'action réapparaît, redevient possible. Curieusement, elle retrouve sous une forme différente son visage du XVIII^{ème} siècle. Les conflits concernent maintenant les marchés. La sempiternelle question portant sur les buts de guerre n'a absolument pas changé, avec une réponse oscillant entre la prise de terrain (Jomini) ou la destruction des forces ennemies (Clausewitz). De nos jours, la victoire s'obtient par des prises de marché, des destructions ou des confiscations d'économies nationales.

Enfin, dans le domaine militaire, si le chef a une liberté d'action beaucoup plus réduite, il est plus que jamais lié aux décisions du politique. Comme l'écrivait encore Clausewitz, le problème fondamental qui se pose est de déterminer le « centre de gravité », qui peut être la force armée de l'ennemi, la prise de sa capitale ou l'opinion publique. Pour y parvenir, il est toujours possible dans le cadre d'une stratégie d'action de choisir parmi les modèles binaires classiques. La guerre du Golfe a vu le choix offensif avec une stratégie de destruction par paralysie, comme ce fut le cas en 1945. Le conflit yougoslave ressemble plutôt à une fausse guerre d'usure avec utilisation d'une stratégie indirecte. Ainsi, l'attente stratégique dans laquelle se trouve la pensée occidentale ne correspond pas à un vide conceptuel. Si la stratégie s'est plutôt déplacée vers le champ politique et économique, elle bénéficie, en tant qu'art, d'un riche héritage qui lui permet de trouver suffisamment de références pour répondre aux différentes formes de guerre de cette fin de siècle. Comme toujours, ceux qui veulent vaincre devront bien cerner les buts, les priorités et les modalités, respecter les principes et s'adapter à l'évolution de l'environnement, des mentalités et des armements.

La combinaison et la complémentarité des stratégies sont rendues obligatoires par la complexité des situations où il devient difficile de discerner guerre et paix. Assurément, si certains repères classiques semblent caducs, Clausewitz, quant à lui, reste plus que jamais d'actualité, étant à la fois phoenix et caméléon d'une pensée stratégique inaltérable.

Conclusion :

Depuis Machiavel, la pensée stratégique occidentale a évolué au fil des penseurs, des actions, des guerres. Tout d'abord limitée au seul champ de bataille,

elle embrasse maintenant toutes les facettes possibles de la guerre moderne. Loin de la tactique, différente de la seule stratégie opérationnelle et militaire, elle recouvre tous les domaines vitaux (politique, économique, culturel) pour devenir plus globale. Mais avant d'en arriver à ce niveau de compréhension et de conceptualisation, elle a annoncé ou décrit l'action en cours, mettant l'accent sur le choc, le mouvement ou le feu pour différencier ensuite des stratégies binaires de plus en plus complexes. La stratégie s'est affirmée comme une science en perpétuelle mutation, comme un art renouvelé par la pratique.

Maintenant adulte mais condamnée à évoluer sans cesse, elle fait apparaître des constantes, comme la référence au passé, la prise en compte de l'évolution de l'environnement, la nécessité d'abstraction dans la conception et surtout le respect de principes de la guerre en perpétuelle redéfinition. De l'opposition classique entre stratégies totale et limitée, à l'opposition actuelle entre stratégies de la dissuasion et de l'action, la pensée évolue et s'adapte sans cesse au changement.

Quatre siècles de conflits et de théorisation plus ou moins réussie permettent de constater un cycle alternatif où se croisent stratégies conventionnelle et irrégulière d'une part, d'anéantissement et d'usure d'autre part. Les guerres changent de nature, de formes, au fil des siècles. Mais le but de la stratégie reste toujours la victoire par la destruction, l'interdiction ou l'occupation.

En définitive, si la loi de complexité croissante impose une association toujours plus poussée et réfléchie des modalités (choc, mouvement, feu) sur le champ de bataille, elle exige également une combinaison de stratégies identifiées, parfois opposées, souvent complémentaires, pour permettre et comprendre l'action, même dans le cadre de la dissuasion. En attente stratégique, la pensée occidentale bénéficie heureusement de la richesse des textes de stratégestes comme Machiavel, Jomini ou Clausewitz, lesquels restent d'une fraîcheur sans cesse redécouverte.